

YORG – 1

C'était le plateau, enfin.

Ils avaient roulé toute la nuit, craignant à chaque instant de heurter un rocher, mais sans oser s'éclairer de peur d'attirer l'attention des villes flottantes du Posdon. Longtemps, ils avaient suivi la progression des grappes de lumière sur l'océan.

Une progression lente, et personne n'approcherait des côtes avant le lever du jour, avait assuré Jorvan dans l'un de ses moments d'éveil. Ce qui les avait quelque peu rassurés. Ce n'était qu'ensuite qu'il leur avait parlé des sauteurs. Le moment où il en avait parlé n'avait pas d'importance en soi, mais, dans la lumière glauque de l'aube, ils avaient frissonné, se retournant sans cesse vers la nuit que n'illuminaient plus les vaisseaux.

— Les sauteurs peuvent aller bien plus vite que cette voiture, avait dit Jorvan. (Un instant plus tard, il avait ajouté :) ... mais peut-être pas pendant des heures.

Ils auraient voulu en savoir plus, mais à ce moment Hou avait repéré une brèche dans la falaise. Une de plus. Il avait ralenti et y avait engagé la voiture, la faisant avancer très lentement. Torkiz avait sauté à terre et Yorg l'avait imité un instant plus tard. Ils avaient pris les devants de quelques pas seulement, assez toutefois pour prévenir Hou des embûches qu'il allait rencontrer.

Un peu plus loin, certain de ne pouvoir être aperçu depuis la mer, le Tching avait allumé les phares et ils avaient progressé un peu plus vite durant quelques centaines de pas, tout en montant régulièrement, avant de rencontrer une zone d'éboulis. Ils avaient pu la contourner, et les deux piétons avaient fait rouler certains blocs vers le vide qui se creusait sur la gauche de la piste pour faciliter le passage de la voiture.

Jorvan était même venu se joindre à eux. Il semblait si frêle qu'ils n'osaient pas lui demander de les aider, et d'ailleurs il n'avait fait que marcher devant eux, cherchant les passages les plus dégagés pour leur permettre de gagner un peu de temps.

Ils avaient vu le sommet se teinter de rouge bien avant de l'avoir atteint. Hou avait dû arrêter le moteur.

— Il chauffe trop, avait-il dit. Il faut le laisser refroidir un moment.

Yorg et Torkiz avaient continué leur marche,

faisant basculer un tronc dans le ravin ici, taillant les branches de quelque arbre rabougri là, afin que la piste soit facile à suivre pour la voiture. Ils s'étaient arrêtés près d'une source malingre qui sourdait plus qu'elle ne jaillissait du roc et avaient attendu que Hou les rejoigne avant de se remettre en route.

La suite avait été plus facile, même si elle avait encore pris beaucoup de temps, et le soleil se trouvait au-dessus d'eux, pratiquement à la verticale, lorsqu'ils avaient soudain réalisé qu'ils avaient atteint le plateau.

Il était bien moins aride que la côte proprement dite, et c'était moins un plateau qu'une succession de collines et de vallées à perte de vue. Pendant que Hou vérifiait l'état de la machine d'un air assez inquiet, confiant à Yorg qu'elle avait beaucoup souffert, non seulement de l'ascension, mais d'avoir été exposée à l'eau de la mer, le Yagrr et le Malahim avaient escaladé une colline boisée dans le double objectif de découvrir quelque gibier et d'avoir une vue d'ensemble sur la contrée.

Yorg avait entendu un grognement.

— Attention ! avait crié Torkiz.

Un instant plus tard, un porc sauvage débouchait de la futaie, suivi par sa femelle et une ribambelle de porcelets. Yorg avait levé son arc, mais n'avait pas osé tirer : il n'était pas certain que sa flèche perce le cuir du mâle et s'il se contentait de l'un des petits, la

colère des parents pouvait leur coûter bien plus cher que la satisfaction d'un repas. Il leur faudrait trouver une autre cible, ce qui ne serait pas difficile, car les traces d'animaux étaient nombreuses.

Quelques instants plus tard, ils se hissaient dans les branches d'un chêne et découvraient le pays, qui semblait continuer à moutonner de colline en colline, aussi loin que portait la vue.

De l'autre côté...

Yorg sursauta. Ils avaient cru s'éloigner de bien des lieues de leur dernier campement vers où convergeaient les navires du Posdon, alors qu'ils devaient s'en trouver à moins de dix mille pas, à cause de la côte qui tournait, et du ravin par lequel ils avaient gagné le plateau, qui les avait ramenés en arrière.

S'ils se trouvaient trop loin pour distinguer les détails, ils voyaient cependant fort bien les immenses navires à l'ancre à distance prudente de la côte et distinguaient quelques petits points noirs entre eux et celle-ci.

— Ils débarquent près de notre feu, fit Torkiz.

— Oui. Espérons qu'ils se contentent de cendres froides pour tout butin, répondit Yorg d'un ton sombre.

Il n'avait passé que fort peu de temps sous le pouvoir du Posdon, mais les réactions de Jorvan lui suffisaient pour savoir qu'il ne voulait pas risquer de s'y retrouver.

Ils descendirent rejoindre les deux autres trop rapidement pour se préoccuper du gibier. Ils patienteraient encore quelques heures avant de faire un bon repas, l'essentiel étant de mettre un maximum de lieues entre eux et la côte.

* * *

— Ils n'ont pas abandonné la poursuite.

Jorvan parlait d'une voix morne. Il mangeait sans appétit le cuissot qu'on avait convenu d'appeler « de chevreuil » car Yorg ne savait comment appeler cet animal qu'il avait abattu une heure avant que la nuit ne les contraigne à faire halte.

C'était comme un chevreuil, à l'exception de...

Yorg se demandait comment il parlerait de cette bête à Rork ou à Kerbona et aux autres, car si c'était comme un chevreuil, il y avait tant d'exceptions qu'en les énumérant, ça ne ressemblait plus du tout à un chevreuil.

Il y avait le pelage, qui était quasiment orange, comme l'horizon alors que le soleil se couche. Yorg avait hésité au moment de lâcher sa flèche, rien qu'à cause de cette couleur inhabituelle. Et puis, la tête portait deux cornes étranges, légèrement courbes et toutes blanches, ressemblant plus aux défenses d'un sanglier qu'à d'honnêtes cornes de cervidé. Et enfin, il y avait les pattes.

Ce n'est qu'après avoir lâché sa flèche qu'il avait

remarqué la troisième paire de pattes. Elles étaient petites et frêles, et naissaient à la base du cou, mais ce n'était pas le plus surprenant : elles ne se terminaient pas par de petits sabots cornus, mais par des doigts, ou des ébauches de doigts, avec lesquels l'animal, un instant avant d'être abattu, attirait vers lui un rameau aux feuilles d'un vert très tendre.

— C'était une bête étrange, avait fait Hou comme en écho aux pensées de Yorg. (Puis il avait ajouté :) Mais sa chair est excellente et n'est guère différente de celle des antilopes de nos contrées.

C'est à ce moment que Jorvan était sorti de son mutisme.

— Ils ont débarqué quatre sauteurs et une vingtaine d'hommes. Je connais l'un d'entre eux, Kargon. Il a la réputation d'être un très bon pisteur et il est très respecté des enfants du Posdon, même si ce n'est pas un Nukk.

La bonne humeur qui avait régné parmi les trois autres membres du petit groupe disparut immédiatement.

— Ils sont loin ?

— Je ne sais pas. J'essaie de lire les pensées sans attirer l'attention. C'est beaucoup plus fatigant que communiquer avec quelqu'un qui attend ton message, ou que tu ne crains pas de déranger.

Il se saisit d'une outre qu'ils avaient remplie à une source proche et but à la régalaide.

— Je crois qu'ils n'ont guère gagné de terrain sur nous, mais qu'ils ont retrouvé la trace de notre passage. Ce terrain est à la fois favorable et défavorable aux sauteurs...

— Favorable en quoi ?

— Défavorable ? De quelle manière ?

Hou et Yorg avaient pratiquement parlé en même temps. Jorvan parut s'éveiller complètement et ses compagnons comprirent qu'il abandonnait l'écoute des esprits de leurs poursuivants pour se consacrer entièrement à eux.

— Il y a beaucoup d'eau. Des rivières, de petits lacs... Les sauteurs ont besoin d'eau, et pas seulement pour boire. Ils doivent pouvoir s'y baigner, ou au moins il faut les asperger. Depuis qu'ils ont entamé la poursuite, ils ne sont pas trop malheureux, car il y a assez d'eau pour eux...

— Oui, et nous, nous avons deux fois dû nous dérouter pour franchir une rivière, fit Hou avec dans le ton une sorte de rancœur contre les cours d'eau.

— Je n'avais pas pensé à ça, fit Jorvan avant de poursuivre. Les sauteurs vivent dans des eaux peu profondes, ou des marécages. Leur vitesse et leur force s'exercent mieux en terrain plat. Une plage, une grève, la savane... Les collines que nous traversons ne leur sont pas favorables, de même que tout terrain boisé, sinon ils nous auraient déjà rejoints.

— Ils s'arrêtent, pendant la nuit ?

— Sur un sol plat, avec la pleine lune, ils pourraient continuer. Ici, ils courraient trop de risques et en feraient courir tout autant aux Sautiers.

Il se tut, à la recherche de mots pour mieux expliquer sa pensée. Yorg et Hou virent ses yeux se fermer et sentirent des images inattendues envahir leurs esprits.

Ils se trouvaient au-dessus du sol, à trois hauteurs d'homme au moins. Sous leurs pieds, une surface résiliente, et autour d'eux un filet aux mailles serrées fixé à deux tiges d'un blanc tirant vers le jaune sale. Tout à coup, ils virent la terre s'éloigner d'eux en même temps que leurs pieds s'enfonçaient dans leur soutien. Ils avaient le sentiment de peser le double de leur poids et virent leurs mains s'accrocher au filet pour éviter la chute.

Puis ils ne pesèrent plus rien durant quelques fractions de seconde.

Puis à nouveau cette sensation de peser bien plus qu'il n'était normal. Cette fois, ils ne purent éviter la chute et roulèrent au pied du filet où se trouvaient arrimés des sacs de peau et quelques coffres.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Hou.

— Un souvenir. Je me trouvais sur un sauteur.

— À quoi ressemblent-ils, ces sauteurs ?

— J'essaie de retrouver une image, mais c'est parfois difficile...

Les minutes passèrent sans nouvelles images.

Jorvan hochâ la tête :

— Je n'y arrive pas. J'essaierai encore demain.

Il avait à nouveau l'air fatigué, mais en plus, déçu de ne pouvoir mieux informer ses compagnons.

Yorg eut le sentiment que ce n'était pas trop important : il était certain de reconnaître sans hésiter les sauteurs dès qu'il les verrait.

Ce qui ne signifiait pas que ce serait une bonne chose.

LES MALAHIMS – 1

L'hiver était venu. Un hiver plus rude que tout ce que les clans avaient connu de mémoire d'homme dans leur longue transhumance depuis le sud-est – où ils n'avaient pas vu la neige durant des vies entières – ou même depuis qu'ils avaient atteint les plaines occidentales.

Il n'y avait pas trop de plaintes jusqu'à présent, parce que si tous souffraient quelque peu du froid, la faim n'était pas au rendez-vous : les plantations tardives avaient donné de meilleurs résultats encore qu'à l'accoutumée, il y avait du gibier dans les bois et on pouvait pêcher de gros poissons bien gras en trouant la glace.

Celle-ci recouvrait d'une couche de plus en plus épaisse toutes les eaux stagnantes et les rivières qui se jetaient dans le grand fleuve. Les hommes avaient pu se risquer sur la glace, avec prudence et non sans qu'elle ne se brise plusieurs fois sous leur poids. Ensuite, lorsqu'ils avaient appris à sonder son épaisseur, ils y avaient emmené leurs chevaux, qui avaient dû apprendre à marcher, trotter puis galoper sur ce

terrain glissant.

C'était dangereux, certes, mais aussi source de joutes entre guerriers, ce qui aidait à mieux faire passer les longues journées d'attente.

Car il fallait attendre. Il n'y avait rien d'autre à faire, d'ailleurs : ce n'était pas par ce temps de plus en plus froid, alors que la neige tombait par intermittence, que la Horde allait se remettre en marche. Pour une fois, les chefs de clan qui conservaient quelques vellétés d'indépendance ne guettaient pas un moment de faiblesse ou d'inattention chez Mungil-Toù pour le quitter : ils avaient tous le sentiment que la survie résidait dans l'union et que ceux qui se risqueraient à partir souffriraient tellement de la rigueur des éléments que Mungil-Toù n'aurait même pas à exercer de vengeance contre eux.

La Horde formait un ensemble, mais les campements, qui ne regroupaient au plus que deux ou trois clans chaque fois, se trouvaient répartis sur un arc de cercle de plusieurs dizaines de milliers de pas, encerclant d'une manière assez lâche la ville des Nièpps. Ce n'était pas assez pour empêcher quelques voyageurs isolés d'atteindre Kîv, ni les émissaires de la ville de la quitter, mais aucun groupe important, tel un convoi de chariots, n'aurait pu passer. En outre, avec cette configuration, les guerriers disposaient d'un large terrain de chasse et pouvaient espérer ne pas épuiser tout le gibier de la contrée avant la fin de

l'hiver.

Chaque jour, Mungil-Toù, dont le clan s'était établi au milieu de l'arc de cercle, partait inspecter soit la branche nord, soit la branche sud, en compagnie d'une vingtaine de guerriers. Il s'approchait parfois des murailles de Kîv, pour voir comment réagiraient les défenseurs de la ville, mais sans se risquer à portée vraiment dangereuse de leurs arbalètes.

Et surtout, il allait jusqu'à la rive du grand fleuve, pour voir jusqu'où progressait l'emprise des glaces.

— Hier, un guerrier est allé jusqu'à quarante pas de la rive, sans qu'elle se brise, fit Tranche-Chaine lorsque Mungil-Toù l'interrogea. C'est trois pas de plus que la veille, au moins.

Le Maître des Clans posa son regard sur les flots gris. Le fleuve faisait certainement un bon millier de pas de large. Quarante pas de moins sur chaque rive n'avaient aucune importance...

Comme pour confirmer cette estimation pessimiste, une petite barque rapide passa au large, se dirigeant vers l'amont. On ne voyait pas les tuniques pourpres des guerriers de Kîv qui étaient emmitouflés dans d'épaisses pelisses ou de chauds lainages, mais Mungil-Toù ne doutait pas que les occupants de la barque savaient certainement se battre aussi courageusement que ses guerriers.

Kîv se trouvait au sud, à près de deux lieues. Ainsi que le campement des Tchings, établi juste en face de

la ville, sur la rive occidentale. Les clans avaient franchi le fleuve nettement plus au nord, à deux jours de marche, là où ils avaient découvert un gué qui réduisait le passage qu'il fallait franchir à la nage à un chenal étroit d'une centaine de pas seulement.

Plus bas, il fallait utiliser l'une des petites barques découvertes dans des villages côtiers, ou l'un des deux lourds radeaux construits par les Tchings.

— As-tu reçu des nouvelles de nos alliés ?

Tranche-Chaine envoya un long crachat sur la glace.

— Ils patrouillent et ils chassent, comme nous. Le froid n'est pas bon pour leurs voitures sans chevaux, et ils construisent des huttes de neige tassée pour les mettre à l'abri.

— Ils ne comptent toujours pas traverser ?

— Pas selon ce que disent les guerriers qui vont de temps à autre sur la rive opposée. Je crois qu'ils attendent de voir si la glace peut supporter leurs voitures.

Mungil-Toù examina à nouveau le fleuve.

— Ils risquent d'attendre longtemps...

— Oui, peut-être même jusqu'au printemps...

Le Maître des Clans éclata de rire. Si le grand fleuve continuait à le séparer de Tza-Feng, ce n'était pas vraiment pour lui déplaire. Et, d'une certaine manière, les rapides barques des Nièpps, qui rendaient le passage périlleux pour les radeaux,

étaient presque ses alliées en cette matière.

Il n'avait pas oublié l'humiliation que lui avait fait subir le kolnel des Tchings, ni que cette alliance lui avait été imposée.

Si les Tchings se trouvaient bloqués sur l'autre rive, il s'emparerait seul de Kîv. Ce ne serait qu'une question de temps avant que la ville, enfermée dans ses murs, ne doive céder. S'il le fallait, il enverrait une partie de ses clans sous le commandement de Sooûvar vers le sud, dont les villages côtiers assureraient le ravitaillement de Kîv par bateaux. Privée de ces arrivages, la ville ne tiendrait pas bien longtemps.

Cette idée rendit Mungil-Toù pensif tout au long du chemin du retour vers son campement.

Les clans avaient toujours erré, sous la pression des nouveaux clans qui continuaient à venir des plateaux d'Anat. C'était là, disaient les récits qui se transmettaient de génération en génération, que les Dieux étaient descendus sur Terre pour faire des Malahims les guerriers puissants qu'ils étaient et leur donner l'immense avantage d'une peau si épaisse que les flèches pouvaient à peine la percer.

Parce que la Horde s'était écartée de cette voie en progressant des semaines durant vers l'orient, nul clan au sang plus vif ne viendrait la menacer avant longtemps.

De temps à autre, Mungil-Toù jetait un regard vers les murailles de Kîv. La terre était riche ici, pour la

chasse, pour planter les graines qui donnaient ces fruits et ces légumes à la maturation rapide dont son peuple avait le secret.

S'emparer de la ville pour la piller était une chose simple et immédiate que tous ses guerriers comprenaient.

S'en emparer pour s'y installer et y vivre saison après saison serait tout à fait autre chose. Il faudrait convaincre les chefs de clans d'abord, puis les guerriers. Sans oublier les femmes. *Ce sera plus dur avec elles*, songea-t-il.

Encore que...

Il pouvait peut-être commencer par les femmes, d'une manière indirecte qui leur laisserait croire que l'idée venait d'elles. Ce seraient les femmes qui convaincraient les guerriers et ceux-ci qui pousseraient les Chefs de Clan vers la solution qu'il désirait.

Un plan qui pouvait marcher et serait bien moins fatigant pour lui.

Il simula un long frisson en mettant pied à terre et se précipita dans la yourte qui abritait ses femmes, ses enfants, ainsi que quelques neveux et nièces, et se frotta les mains au-dessus du foyer encadré de pierres plates qui en occupait le centre.

— Quel froid ! fit-il en acceptant l'outre de bière que lui tendait Staroya, sa seconde épouse.

Il regarda autour de lui, fouillant des yeux la pénombre qui régnait dans la yourte, comme s'il

découvrait ces lieux pour la première fois.

— Quand je pense que les Nièpps sont bien au chaud derrière les murs épais de leurs maisons... soupira-t-il.

(...)